

Médium, acrobate, ascète et plongeur

Ce sont les propres mots d'Ohana qui me suggèrent ce titre. Dans l'entretien que j'avais eu avec lui le 17 novembre 1971, pour la Nouvelle Revue Française où j'étais chroniqueur, il dessinait en ces termes le profil spirituel du compositeur authentique. À cette époque, je connaissais son œuvre depuis déjà une quinzaine d'années. L'enregistrement ancien du Llanto publié par le Club Français du Disque avait été pour moi, comme pour un large public, une révélation significative au milieu des années 50. J'avais eu l'occasion de rencontrer brièvement son auteur vers 1962, au Groupe de Recherches Musicales, sans réussir à y faire reconnaître son talent, qui ne se conformait pas plus au progressisme musical ambiant qu'aux recettes académiques. L'intérêt qu'il manifestait alors pour l'électroacoustique n'a jamais pu s'épanouir autant qu'il le souhaitait.

Par la suite, en quelques occasions, nous avons pu nous découvrir d'assez nombreux points de contact. Un jour, j'avais invité Ohana qui m'avait promis pour ce soir-là une surprise : il vint avec sa jeune épouse Odile Marcel, en qui je reconnus une des élèves à qui j'avais enseigné le Grec pendant un an. Je me souviens qu'il joua merveilleusement bien des pièces de Rameau dont la partition était restée sur mon piano. En 1979, nous avons partagé toute une soirée de théâtre musical au Mai musical de Bordeaux, où Pierre Barrat mettait en scène son Syllabaire pour Phèdre et mes Mangeurs d'ombre.

En dépit d'une appréciation différente de certains compositeurs, et en particulier de Xenakis, nos choix esthétiques se révélaient parfois assez proches. Ce qu'il appelait « mémoire immémoriale » était au fond assez semblable à ce que je nomme « archétypes ». La nature, incarnée chez lui dans des images comme l'arbre ou le soleil, prenait à l'époque pour moi des traits plutôt sonores que symboliques, mais nous nous rejoignons sur une commune sensibilité aux dimensions rituelles et sacrées, ou sur les références ethniques et les folklores réinventés. Nous partagions un intérêt pour les cultures orales, plutôt africaines pour Ohana, et plutôt asiatiques dans mon cas. Nous nous étions en quelque sorte partagé à l'amiable la Méditerranée : à l'ouest il s'appuyait sur Gibraltar, et à l'Est je m'occupais de la Grèce. À ses prophétesses Tanit, Calypso, Circé ou la Sibylle répondaient chez moi les figures de Danaé, Cassandra, Andromède ou Cassiopée. Son Sacral d'Ilx venait comme en écho à mon Rituel d'oubli, et mes Trois Chants Sacrés au chant de sa Sibylle. Le mythe avait pour lui comme pour moi une place essentielle dans l'imaginaire créatif, et l'archéologie intérieure était une des voies qu'il explorait aussi.

Nous avions aussi une même attirance pour certaines sonorités, comme celle du clavecin, un même dédain pour les excès formalistes du culte de l'écriture, et

quelques aversions communes, par exemple pour Schönberg. Nous nous contentions d'être relativement indifférents à certains « best sellers » classiques comme Mozart. Mais, disait-il, il refusait de faire sa gémuflexion devant Bach, tandis que, sans être à ses genoux, je suis ému chez ce dernier par tout autre chose que le triomphe du contrepoint. Nous nous accordions finalement sans peine sur les noms de Monteverdi et de Purcell.

Ohana est un aristocrate de l'esprit. Sa vie a pu, vers la fin, être un peu assombrie par l'injustice de la place insuffisante que les décideurs lui ont accordée. Mais sa confiance quasi-mystique dans les pouvoirs spirituels de la musique lui vaut l'estime des meilleurs. Sa musique expressive et subtile tranche de plus en plus à la fois sur la grisaille et sur la grossièreté de tant de productions du dernier siècle. Tradition et modernité ont trouvé chez lui une harmonieuse union, dont il y a peu d'exemples, et dont la légitimité est aujourd'hui mieux reconnue que de son vivant. Douze ans après sa mort, loin de rester comme bien d'autres dans son Purgatoire, son œuvre semble en être déjà sortie avec des couleurs resplendissantes.

François-Bernard Mâche, mai 2004

dans CANAT de CHIZY Edith et PORCILE François, Ohana, Paris, Fayard, 2005, p. 202-204.